érudit
www.erudit.org

Article

# « C’est quoi, ça, le "théâtre d’été"? »

Alain Pontaut

*Jeu : revue de théâtre*, n° 55, 1990, p. 114-115.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/26980ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

*Érudit* est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 07:03

# c'est quoi, ça, le «théâtre d'été»?

Je crois bien que malgré les apparences il n'y a pas de «théâtre d'été». Je ne devrais pas le dire tout de suite. Surtout que je l'ai beaucoup fréquenté. Je devrais dire plutôt : entreprises associées au pur divertissement, au rire le plus débridé, à la farce vacancière, c'est-à-dire à la farce quand elle est en vacances, les théâtres d'été, phénomènes folichons observés dans nos campagnes de la fête du Baptiste à celle du Travail, se sont beaucoup multipliés au cours des dernières années. C'est vrai. Mais la multiplication n'aide pas à la définition.

Je devrais dire que, dans un premier temps, on a songé à se réjouir du fait que le phénomène décuplât ainsi, pendant deux mois, l'espace occupé de septembre à mai par l'art théâtral, qu'il fît travailler les artistes, les techniciens, les auteurs, qu'il propageât le goût du théâtre dans les rangs d'un public qui, autrement, ne fût pas allé au théâtre. On a songé à se réjouir. C'est vrai.

On ne s'est pas réjoui longtemps. L'ours est souvent trop mal léché, partant le phénomène difficile à saisir. On le sent fréquemment imprévu et improvisé, sans critères ni assises, seulement en quête, comme (pense-t-il) son public, de comédies et de comédiens du genre de ceux qui vous ont fait tant rigoler au petit écran. Tellement inconsistant parfois, le phénomène, que son identité est introuvable. Et l'on ressent parfois, à le voir à ce point sans feuille de route, qu'il pourrait bien se résorber aussi vite qu'il s'est développé.

C'est quoi, ça, le théâtre d'été? On sait comment il est né et toujours pas à quoi il ressemble. On sait comment il a commencé, bien, et il y a longtemps, à Percé, à Eastman, à Saint-Pierre, y conquérant ses lettres de noblesse. On sait aussi que, profitant de cette période où les théâtres urbains sont fermés, où le public est en vacances, où les touristes s'épivardent aux quatre coins du paysage, le fameux «théâtre d'été» s'est mis soudain à essaimer follement à travers rangs et villages, granges et érablières, parce que, du succès de certains, pionniers et précurseurs, on a déduit qu'il y avait une piastre à faire avec tous. Dérisoire, mercantile et funeste pensée!

Alors «on» est parti à l'assaut de ce marché hypothétique avec l'idée préconçue que la programmation de ce théâtre d'été était soumise à un seul critère : la légèreté, entendez la débilité, l'inconsistance quasi larvaire du divertissement basée sur la grimace et sur la caleçonnade, sur le coup de pied au cul et la tarte à la crème, sur la sous-resucée du sous-roman savon de la télévision, la situation ramenée à des contorsions ridicules, le dialogue à du bégaiement, le comique à de l'énorme quiproquo sans vraisemblance ni humanité, à l'affligeante enfilade de tics nerveux et de niaiseries destinés à la rate, peut-être, mais jamais au cerveau ni au cœur.

En amateurs imperfectibles et bornés, en recyclés soudain séduits par le culturel, en ignorants pressés et puérils, ainsi, souvent, l'été, des propriétaires de remises ou de cabanes se sont transformés en

producteurs de spectacles. Qu'auraient-ils dit, ces artistes fermiers de la vocation tardive si des impresarios avaient prétendu sérieusement faire marcher la ferme? Ils auraient dit : il faut apprendre. Et dès lors, et bien entendu, loin de servir le théâtre, cette multiplicité sans connaissance ni exigence l'a plutôt desservi, accréditant par tant d'exploits l'idée que «le théâtre d'été, c'est plate», nuisant aux formules sérieuses, professionnelles et éprouvées, gâchant un marché limité mais fructueux si on l'exploite avec métier et avec talent, avec prudence.

Le théâtre d'été n'étant pas là, puisque là, il n'y a pas théâtre du tout, faut-il l'aller chercher du côté de ces comédiens-directeurs installant quelque part dans la gamme de la production estivale une formule facile, peut-être, légère dans le bon sens, axée sur le divertissement mais remarquablement professionnelle, rodée jusqu'à la perfection, rationnellement administrée, plaisante par son accueil, par sa drôlerie et par sa qualité? On aura beau ici mettre des noms — Pascal Rollin au Théâtre des Cascades, Réjean Lefrançois à l'Île Charron, Claude Michaud, flanqué de l'irrésistible Jean-Pierre Chartrand, à la Relève à Michaud, bien d'autres —, la définition va tout de même continuer de nous échapper.

Car il n'y a pas ici de mode d'emploi. Quand on assiste, l'été, à des spectacles dignes de tous les éloges, autant par le texte et le décor que par la mise en scène et l'interprétation, ces beaux spectacles ne tirent pas leur définition du fait qu'ils se manifestent en été mais du fait qu'ils sont beaux. Et à prendre le comique pour critère du théâtre d'été, on pourrait prétendre qu'avec *les Fridolinades* de Gratien Gélinas au Rideau Vert en décembre ou avec *la Puce à l'oreille* de Feydeau au T.N.M. en mars, pièces drôles s'il en fut, nous eûmes du théâtre d'été en hiver. Ce qui ne voudrait rien dire du tout. Sinon, peut-être, que le critère, hiver ou été, c'est la qualité.

On s'en doutait? Pas tant que ça, certains soutenant toujours que le seul critère du théâtre d'été, c'est le rire. Comment se fait-il alors que les meilleurs spectacles de l'été dernier étaient aussi les moins comiques : *Topaze* de Marcel Pagnol, au Bois de Coulonge, à Québec, histoire de prévaricateurs sordides qui transforment en requin le plus vertueux des instituteurs; *Pygmalion*, à l'Île d'Orléans, satire de Bernard Shaw qui n'est pas tout à fait du vaudeville; *À vos souhaits*, de Pierre Chesnot, à Cowansville, fait de cynisme à la «Volpone», d'âpres conflits, de ruses d'escrocs autour d'un héritage; *Même heure l'année prochaine*, de Bernard Slade, à Sainte-Anne-de-Bellevue, bannissant le gros rire prôné par certains au profit de la finesse et de l'humanité de l'observation, etc.

Et d'ailleurs, qu'est-ce que le comique? Molière est-il comique? Le douloureux Alceste, Tartuffe le rapace, l'imposteur, comiques? Vous trouvez? Et même Feydeau? Ce monde éperdu, en folie, cet univers déjà absurde à la façon d'Ionesco? C'est quoi, ça, le comique?

C'est quoi, ça, le théâtre d'été? Eh bien voilà, ce n'est rien du tout. Il y a théâtre ou il n'y a pas théâtre, un point, c'est tout. Et ce qu'on voit l'été, dans nos granges, nos clapiers, nos étables, nos bateaux, nos auberges, dans le pire des cas, ce n'est pas du théâtre du tout. Dans le meilleur des cas, c'est du théâtre tout court. On vous le disait : il n'y a pas de «théâtre d'été».

**alain pontaut**